

naître tous les chagrins, se pencher plus pensif et plus soucieux, comme une fleur dont la corolle cachée ronge le calice. Que pouvait-il faire pour lui redonner le parfum et l'éclat ? Rien ; pas même lui parler d'oubli et de résignation, puisqu'il ignorait, comme tout le monde, la rupture consommée. La seule chose qu'il pouvait tenter était de distraire Simone ; c'était avec un plaisir véritable qu'il la voyait secourir, dans leur entretien, un souci que chaque jour passé rendait plus lourd.

Chose étonnante ! Il n'y avait pas sur terre deux êtres féminins plus opposés qu'Irène et Simone. Bientôt, cependant, Maurice fut lui-même étonné de découvrir entre elles des rapports indéfinis et mystérieux, quelque chose comme l'air de famille qui se remarque entre deux sœurs, sous la dissemblance des traits. A chaque instant, les questions, les réflexions, les silences de mademoiselle de Montdauphin le faisaient retourner par la pensée, avec un tressaillement, vers mademoiselle d'Oberkorn. Quelquefois il interrompait une de ses propres phrases, croyant l'avoir déjà dite. Il l'avait dite, en effet, mais dans la Maison-Grise, deux ou trois mois plus tôt. Et, contrairement à ce qu'on pourrait croire, c'était la moins rapprochée des deux figures qu'éclairaient ces réverbérations de la pensée.

Néanmoins, en parlant à Simone, Cléguérec avait, sans le savoir des intonations affectueuses qu'on ne remarquait pas chez lui quand il causait avec d'autres. Elle, de son côté, l'écoutait avec une religieuse confiance et, quand il avait promis de venir le soir, toute partie de plaisir était refusée invariablement. Alors, sous prétexte que sa mère était fatiguée, Simone faisait fermer la porte, ce qui n'empêchait pas la pauvre marquise d'être laissée sur pied jusqu'à minuit. Elle prenait part, d'abord, à la conversation, tant que sa fille et Maurice échangeaient les nouvelles mondaines. Mais bientôt, l'entretien glissait doucement vers un sujet, toujours vers le même. Peu à peu, Cléguérec, sans s'en apercevoir, continuait seul à parler. Pour être juste, c'était un plaisir de l'entendre quand il disait comme il faut plaindre, bien souvent, ceux qui ont connu un grand amour, comme il faut plaindre, surtout, ceux dont la vie restera toujours incomplète, faute de l'avoir connu.

Et lorsqu'il avoua un certain soir qu'il n'avait cependant jamais aimé ainsi, pour y éteindre une étincelle trop vive. Ce même soir, en embrassant sa fille sous ses rideaux, la marquise fut éblouie, tant la beauté de Simone resplendissait.

« Chère enfant ! pensa-t-elle. On lui aura communiqué, de là-bas, quelque chose d'heureux ! »

Un autre jour, comme Cléguérec faisait allusion à son départ pour l'Amérique fixé au mois suivant, Simone eut un mouvement nerveux qui ressemblait à de la colère. Se sentant regardée avec surprise, elle dit :

— Je ne suis pas de celles pour qui l'avenir est un sujet de conversation agréable !

Quelques minutes après, Maurice, tout attristé, prit congé de la mère et de la fille. Mademoiselle de Montdauphin avait les yeux brillants de larmes.

— Au revoir, mon seul ami ! dit-elle.

Cette parole ne resta pas longtemps sans être expliquée. Sigismond, le lendemain matin, sonna chez Cléguérec, ce qui était assez rare, malgré la communauté d'intérêts dont le lecteur est instruit. L'entretien, durant quelques minutes, battit les buissons. Versepais tourna sur Maurice, de temps à autre, des regards si étranges qu'on pouvait croire tantôt qu'il allait lui sauter au cou, tantôt qu'il allait lui mettre un pistolet sur la gorge. Il essaya successivement trois chaises différentes, dont une était déjà occupée par un chapeau ; il incendia le tapis avec un tison auquel vainement il voulait rallumer sa cigarette ; il mit dans sa poche le briquet d'argent que lui avait tendu son hôte. Enfin, de l'air aisé et satisfait d'un homme qui livre sa mâchoire au chirurgien, il commença :

— Monsieur, vous êtes le seul homme de Paris auquel je dirais ce que je vais vous dire. Je ne suis ni beau, ni brillant, ni utile, ni célèbre. Je n'ai pas de chevaux et n'entends rien

au sport. Je ne saurais pas distinguer une dame de cœur d'un valet de pique. Je porte sans illusions un titre qui est bien à moi : celui qui en a signé le parchemin est encore là pour le dire. En un mot, je n'ai rien de ce qui peut tourner la tête à une jeune fille. Mais — il y a un *mais* — les revenus de ma fortune, exclusivement en portefeuille, se sont montés l'année dernière à quatre-vingt-seize mille livres.

— Mettons cent mille, dit Cléguérec. Diantre ! mon cher monsieur, vous devez faire des économies !

— Beaucoup moins que vous le croyez. Il en coûte cher d'entrer dans le grand monde. J'ai prêté de l'argent à beaucoup d'amis, c'est à dire à des gens qui ont fait semblant de le devenir. Les quêtes, les ventes de charité, les cadeaux du jour de l'an m'ont pris une jolie somme. Et puis il y a le théâtre.

— Ah dame ! si vous abordez le monde des actrices !

— Non : c'est bien assez des spectatrices ! Quand, par hasard, une femme du monde cause devant moi de telle pièce qu'elle n'a pas vue — et c'est un hasard qui revient avec une fréquence remarquable — j'ai soin qu'elle reçoive le lendemain, coûte que coûte, la meilleure loge. Une loge, monsieur ! vous ne vous doutez pas, de ce qu'on peut se faire aimer d'une Parisienne, avec une loge !

— Cette expérience n'est pas à la portée de tout le monde, cher baron. Mais, s'il vous plaît, où voulez-vous en venir ?

— À vous démontrer, si j'avais ce bonheur, que je vaudrais mieux que mon apparence, comme parti. Or, j'avais fait un rêve tellement fou, que je ne l'ai jamais confié à personne. Vous en rirez probablement. Peut-être ferez-vous plus que d'en rire. Peut-être allez-vous d'un mot loyal le faire envoyer. Pour moi, monsieur, il n'existe au monde qu'une femme, qui vous témoigne une confiance marquée. Je parle de mademoiselle de Montdauphin.

Cléguérec regarda Versepais avec une attention qu'il n'avait pas encore mise à l'examiner. Il tira deux ou trois fois sa fine moustache, puis il répondit :

— Les rêves de ce genre ne me font jamais rire, quand ils sont racontés comme vous venez de raconter le vôtre. Mais il reste à savoir, tout d'abord, si la personne dont vous parlez est libre.

— Elle l'est, tout au moins, en ce qui concerne certain vicomte. Je vous donne la chose comme avérée. Ce jeune monsieur s'est bel et bien dérobé.

— Permettez-moi de vous dire que voilà une affirmation bien grave pour la bonne renommée d'un de mes amis.

— Hé ! monsieur, n'affirmons rien puisque la chose paraît vous déplaire. Mais alors *supposons* que mademoiselle de Montdauphin est libre... en ce qui concerne votre ami. Verriez-vous, dans votre haute loyauté, des raisons, d'autres raisons, pour me... conseiller de garder mon rêve dans ma pauvre cervelle ?

— Que voulez-vous dire ?

— Mon Dieu ! je ne puis être... qu'un pis-aller pour une femme de cette beauté et de cette naissance ; donc, si vous... aviez des motifs... personnels de croire qu'il surgira tel autre prétendant, il serait loyal de m'en avertir ; je disparaîtrais.

— Monsieur, répondit Maurice qui comprenait enfin, vous poussez le rêve un peu loin. Je suis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, l'ami d'Alain de Lavaudieu. J'ajoute que j'ai été son confident. Parmi vingt réponses que je pourrais vous faire, c'est la meilleure.

— Alors, continua Sigismond prêt à pleurer de joie, ne vous semble-t-il pas que je puis être le réparateur de la plus insupportable des injustices du sort ! Ah ! monsieur, quand je vois d'autres femmes plus richement habillées que cette adorable créature, j'ai envie d'arracher leur robe de leurs épaules ! Quand elle passe dans son fiacre, je serre les poings et, s'il faut vous le dire, c'est ce fiacre qui m'empêche d'avoir une voiture à moi. J'en mourrais de honte. Et penser qu'il lui suffirait d'un mot ! Qu'elle le prononce. tout ce que j'ai lui appartiendra, pour s'en faire belle et heureuse. Moi, je deviendrai le pauvre, nourri, vêtu, je n'ose pas ajouter : aimé par elle.